

2013, n° 5

Romanesques

Revue du Centre d'études
du roman et du romanesque

L'expérience romanesque
au XIX^e siècle

Études réunies par Catherine Mariette-Clot

PARIS
CLASSIQUES GARNIER
2013

SAINTE-BEUVE ET L'EXPÉRIENCE DU ROMANESQUE

Chez Sainte-Beuve comme chez ses contemporains, l'emploi du terme « romanesque », adjectif ou substantif, est fréquent pour désigner des situations d'intrigue ou le caractère de personnages : il est l'étiquette obligée, par exemple, pour parler de l'abbé Prévost dont « la vie [...] fut, on le sait, romanesque comme ses écrits¹ ». Ce n'est cependant pas au sujet de ce dernier que Sainte-Beuve risque une définition du terme, mais en parlant de lui-même, sous couvert d'un propos général sur l'imagination telle que sollicitée par la lecture de contemporaines de Prévost, Mlle Aïssé et Mme de Staal-Delaunay. Les lettres de l'une et les Mémoires de l'autre sont réédités en 1846 et le critique leur consacre à chacune un article qui continue la manière mise au point dans les années 1830, à propos des femmes qui écrivent, dans les articles rassemblés en 1844 dans le recueil *Portraits de femmes*. « Est-ce de la critique que nous faisons en esquissant ces portraits ? », dit-il pour interroger cette manière au début de l'article sur Mme de Charrière, avant de poursuivre :

Nous en doutons. [...] ce cadre où la critique, au sens exact du mot, n'intervient souvent que comme fort secondaire, n'est dans ce cas-là qu'une forme particulière et accommodée aux alentours, pour produire nos propres sentiments sur le monde et sur la vie, pour exhaler avec détour une certaine poésie cachée. C'est un moyen quelquefois, au sein d'une Revue grave, de continuer peut-être l'élégie interrompue².

1 Ch.-A. Sainte-Beuve, « L'abbé Prévost et les Bénédictins », 1847, *Portraits littéraires*, éd. G. Antoine, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1993, p. 1010. Dans l'article « L'abbé Prévost » de 1831, Sainte-Beuve avait déjà salué cette « vie romanesque et agitée » et distingué, parmi les romans de l'auteur, les *Mémoires d'un homme de qualité* comme « celui où, ne s'étant pas encore blasé sur le romanesque et l'imaginaire, il se tient davantage à ce qu'il a senti en lui et observé alentour » (« L'abbé Prévost », 1831, *Portraits littéraires*, *op. cit.*, p. 199 et p. 191).

2 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Madame de Charrière », 1839, *Portraits de femmes*, éd. G. Antoine, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1998, p. 489.

Cette écriture s'avoue littéraire en ce qu'elle se déclare l'occasion d'explorer un imaginaire, de l'essayer sur des textes lus en vue de servir, semble-t-il, un projet égotiste ; elle reste cependant critique puisque l'auteur est attentif à saisir ce qui, comme dirait Roland Barthes, le « point¹ » dans un texte lu, c'est-à-dire le touche de manière immédiate et personnelle comme étant adressé à lui particulièrement. En tant que critique, Sainte-Beuve entend identifier ce qui le touche ainsi pour l'énoncer ensuite de façon exemplaire. Le résultat de cette enquête le fait nommer ce que l'expérience lui découvre en lui-même et que chacun porterait en soi : c'est la « part de romanesque », dimension réceptive de l'imagination. L'article sur le recueil des lettres de Mlle Aïssé s'ouvre sur la formulation essentielle :

L'imagination humaine a sa part de romanesque ; elle a besoin dans le passé de se prendre au souvenir de quelque passion célèbre ; de tout temps, elle s'est complu à l'histoire, cent fois redite, d'un couple chéri, et aux destinées attendrissantes des amants. Quelques noms semés çà et là, donnés d'ordinaire par la tradition, suffisent. Les choses politiques ont leurs révolutions et leur cours, les règnes glorieux font place aux désastres ; mais, de temps à autre, là où l'on s'y attend le moins, il arrive que sur ce fond orageux, du sein du tourbillon, une blanche figure se détache et plane : c'est Françoise de Rimini qui console de l'enfer. [...] Dans les temps modernes, si la poésie proprement dite a fait défaut à ce genre de tradition, le roman n'a pas cessé ; sous une forme ou sous une autre, certaines douces figures ont gardé le privilège de servir d'entretien aux générations et aux jeunesses successives. Que dire d'Héloïse ? qu'ajouter à ce que réveille le nom de La Vallière² ?

Les éléments qui composent la « part de romanesque » sont ici clairement identifiés : on y remarque un contenu, fait de thèmes privilégiés qui découpent une part dans l'infini des possibles de l'imagination ; des circonstances, occasions favorables à son éveil ; une dimension morale, pourvoyeuse de sens.

1 R. Barthes, *La Chambre claire, Œuvres complètes V*, Paris, Éditions du Seuil, éd. É. Marty, 2002, p. 809.

2 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Mademoiselle Aïssé », 1846, *Portraits littéraires*, op. cit., p. 796-797.

LA « PART DE ROMANESQUE »

Le romanesque est donc une part de l'imagination, celle qu'éveillent particulièrement certains objets. Lesquels ? Trois sont aisés à dégager, qui reviennent constamment dans les écrits de l'auteur : le romanesque se construit comme un rapport imaginaire au passé, aux femmes, à l'aristocratie.

Se rangeant parmi « ceux qui ont [...] le culte du passé¹ », Sainte-Beuve en fait un élément décisif de son intelligence critique. Il condamne, par exemple, les jugements hasardés sur Mme de Sévigné par « plusieurs esprits distingués de nos jours » qui n'ont pas su tenir le « compte de la différence des temps² ». Loin de rester enfermé dans son siècle, il pose, habituellement dès les premières lignes de ses articles, la qualité de ce qu'on peut nommer son « sens du passé³ », en reprenant une formule d'Henry James, qui fut un grand lecteur beuvien. C'est ainsi qu'introduisant son étude sur les romans de Mme de Souza, il dit priser, dans les productions récentes, les quelques « ouvrages aimables » où l'on « rencontre en arrière » les « qualités de fraîcheur et de délicatesse » qui « disparaissent presque partout de la vie actuelle » et qui en donnent les « derniers reflets⁴ ». Ou que présentant Mme de Duras comme l'incarnation la plus remarquable de la Restauration, il écrit, quatre ans après que ce régime a cessé d'exister, que toute la valeur de la période vient de pouvoir être dite au passé : « dans son cercle de quinze ans », la Restauration « enferme une époque bien circonscrite » et « on se surprend fréquemment à regretter, comme tout ce qui a eu son brillant ingénieux, son harmonie passagère⁵ ». Ces énoncés, perlés au fil des années 1830, trouvent leur formulation synthétique en 1846, à propos de la réédition des Mémoires de Mme de Staël-Delaunay :

1 Ch.-A. Sainte-Beuve, « La Bruyère », 1836, *Portraits littéraires*, op. cit., p. 278.

2 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Madame de Sévigné », 1829, *Portraits de femmes*, op. cit., p. 41-42.

3 Le *Sens du passé* est le titre du dernier roman, inachevé et posthume, de James. Pour des éléments d'analyse de la lecture de Sainte-Beuve par James, je me permets de renvoyer à mon article « Sainte-Beuve en ses nouvelles ("Madame de Pontivy", "Christel") », *Les Oubliés du romantisme*, textes réunis par M.-A. Beaudet, L. Bonenfant et I. Daunais, Québec, Éd. Nota Bene, « Convergences », 2004, p. 99-117.

4 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Madame de Souza », 1834, *Portraits de femmes*, op. cit., p. 82.

5 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Madame de Duras », 1834, *Portraits de femmes*, op. cit., p. 104.

Nous sommes décidément le plus rétrospectif des siècles ; [...] l'activité intellectuelle, qui ne trouve pas son aliment suffisant dans les œuvres ni dans les pensées présentes, et qui est souvent en danger de tourner sur elle-même, se rejette en arrière pour se donner un objet, et se reprend en tous sens aux choses d'autrefois, à celles d'il y a quatre mille ans ou à celles d'hier : peu nous importe, pourvu qu'on s'y occupe, qu'on s'y intéresse, que l'esprit et la curiosité s'y logent, ne fût-ce qu'en passant¹.

On aura remarqué le « nous » de majesté... Tout le monde, sans doute, n'est pas à même de percevoir « la différence des temps » et encore moins de sacrifier au « culte du passé », mais Sainte-Beuve n'a pas souci ici de mettre en avant sa singularité : c'est une disposition commune qu'il veut exprimer, qui rend bien compte, à travers une appropriation subjective, de ce siècle de l'histoire dans lequel il vit. Être décidément rétrospectif, est donc une première condition pour être romanesque. On remarquera aussi que parmi les « choses d'autrefois », la prédilection de Sainte-Beuve va plutôt vers celles d'hier que vers « celles d'il y a quatre mille ans ». L'idéal semble un passé raisonnablement proche, celui que mesure la centaine d'années qui le sépare de Mlle Aïssé ou Mme de Staal-Delaunay : des liens de témoignage demeurent possibles en dehors des livres publiés, sous forme d'écrits personnels et de témoignages transmis.

La présence de telles dames est le deuxième élément propice à l'éveil de la « part de romanesque » de l'imagination « humaine » ou beuvienne : le passé convoqué doit être orné de figures féminines qui portent haut l'amour comme leur vocation obligée. Si le premier charme est de se souvenir, de se « reprendre en tous sens aux choses d'autrefois », le deuxième veut que ces choses soient « quelque passion célèbre », les « destinées attendrissantes des amants ». « Blanche figure » qui « se détache et plane », Françoise de Rimini est l'occasion d'énoncer l'aspect fantomatique que doivent revêtir celles dont le mérite est de hanter. La figure féminine s'accomplit quand elle en vient à identifier une époque antérieure, à pouvoir être tenue pour son image idéalisée.

« Fabuleuse » revient comme l'adjectif imposé pour évoquer les femmes du XVII^e siècle : celles du temps de la régence d'Anne d'Autriche, par exemple, ne peuvent être de mœurs licencieuses malgré la réputation que leur font les historiens qui s'égarent à juger de tels êtres selon les règles

1 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Mémoires de Madame de Staal-Delaunay », 1846, *Portraits littéraires*, op. cit., p. 1000.

communes : « la conduite des femmes d'alors, les plus distinguées par leur naissance, leur beauté et leur esprit, semble fabuleuse¹. » L'adjectif est étendu à toute l'époque qui a vu ces femmes agir parce qu'il circule en va-et-vient entre ces deux vecteurs de fables que sont les femmes et le passé. Dans son article employé à définir le « roman intime », genre qu'il nomme pour condenser les traits qu'il prise dans les écrits féminins des deux siècles précédents, Sainte-Beuve est amené à se peindre lui-même, à décrire la disposition particulière de son sens du passé, tant la valeur de cette littérature semble identifiée à la valeur de sa réception :

Pour qui se complaît à ces ingénieuses et tendres lectures ; pour qui a jeté quelquefois un coup d'œil de regret, comme le nocher vers le rivage, vers la société dès longtemps fabuleuse des La Fayette et des Sévigné ; [...] pour quiconque enfin cherche contre le fracas et la pesanteur de nos jours un rafraîchissement, un refuge passager auprès de ces âmes aimantes et polies des anciennes générations dont le simple langage est déjà loin de nous, comme le genre de vie et de loisir, Mlle de Liron n'a qu'à se montrer ; elle est la bienvenue : on la comprendra, on l'aimera [...], on sentira ce qu'elle vaut, on lui trouvera des sœurs. Nous lui en avons trouvé trois : l'une, déjà nommée, Mlle Aïssé ; les deux autres, Cécile et Caliste, des *Lettres de Lausanne*².

La phrase court sur deux pages, interminablement employée, au gré d'une infinie protase, à exalter l'attente du lecteur doué du sens du passé. Celui qui se complaît au souvenir d'Aïssé, de Cécile et autre Caliste est habilité à énoncer de la valeur.

Un troisième élément, enfin, découpe la « part de romanesque » selon Sainte-Beuve : le regard en arrière doit aller vers le haut et choyer l'aristocratie comme objet de contemplation, en tant qu'elle aurait été dépositaire privilégié de ce bien sacré qu'est le goût. Parler de Mme de Staal-Delaunay et de Mlle Aïssé, de la Régence et du règne de Louis XV, est l'occasion de le dire ouvertement :

Je sais combien le vrai goût et le plus fin a été longtemps l'apanage presque exclusif du monde aristocratique ; combien, à certains égards, et malgré tant de changements survenus, il en est encore un peu ainsi³.

1 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Madame de Sévigné », op. cit., p. 42.

2 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Du roman intime ou *Mademoiselle de Liron* », 1832, *Portraits de femmes*, op. cit., p. 62-63. *Mademoiselle Justine de Liron* est un roman d'Étienne-Jean Delécluze (1832) ; les *Lettres de Lausanne*, un roman d'Isabelle de Charrière (1785 et 1787).

3 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Mémoires de Madame de Staal-Delaunay », op. cit., p. 1002.

Nulle part la société du temps n'est mieux peinte. [...] Le style sent son dix-septième siècle du dernier goût et le meilleur monde d'alors. C'est un trésor, en un mot¹.

Dans les temps démocratiques qui sont, estime-t-il, son présent, Sainte-Beuve craint que l'habitude ne soit pour longtemps prise en littérature de « frapper fort » et de crier pour se faire entendre ; mais il ne saurait désespérer car ce présent deviendra du passé et alors, on peut le penser, « les grâces discrètes reviendront peut-être à la longue² ».

Le passé, la femme, l'aristocratie : la conjonction de ces trois éléments donne à la « part de romanesque » de l'imagination sa nourriture d'élection. Nulle surprise que des écrits comme les lettres de Mlle Aïssé ou les Mémoires de Mme de Staal-Delaunay n'en soient l'aliment le plus précieux : dus à des auteurs qui ont vécu immergées dans l'aristocratie française sans lui appartenir vraiment et l'ont observée avec l'anxiété de n'y pas trouver de place, ils permettent au lecteur de redoubler l'intensité de son attention pour ce milieu. C'est à l'occasion de Mlle Aïssé que la saveur si particulière qu'entretient la part de romanesque est énoncée :

Cette décadence de Louis XIV, où la corruption pour éclater n'attendait que l'heure, faisait encore une société bien spirituelle, bien riche d'agréments ; cela était surtout vrai des femmes et du ton ; le goût valait mieux que les mœurs ; on sortait de Saint-Cyr, après tout, on venait de lire La Bruyère³.

LES CIRCONSTANCES DU ROMANESQUE

Le passage cité pour commencer, qui nomme et définit la « part de romanesque », motive cette désignation par le constat que le roman, « dans les temps modernes », a supplanté la poésie comme référence d'une littérature tendue vers la formulation d'un idéal : « si la poésie a fait défaut à ce genre de tradition, le roman n'a pas cessé⁴. » L'occasion

1 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Du roman intime ou *Mademoiselle de Liron* », *op. cit.*, p. 79. Le constat porte sur les lettres de Mlle Aïssé.

2 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Madame de Souza », *op. cit.*, p. 83.

3 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Mademoiselle Aïssé », *op. cit.*, p. 800.

4 *Ibid.*, p. 797.

favorable du romanesque n'est donc pas forcément un roman présenté comme tel : le roman, à vrai dire, existe dans l'œil du lecteur comme un point de perspective qui transforme à sa guise le corpus qu'on lui soumet pour l'adapter à son désir. Il y a, dans l'expérience de Sainte-Beuve, des corpus privilégiés qui entretiennent ce regard : ce sont les « *petits papiers* », expression que Sainte-Beuve emploie dans son article sur Diderot pour désigner ce qu'il tient pour les « meilleurs morceaux » de cet auteur, c'est-à-dire ses lettres et d'autres sortes d'écrits personnels¹.

Les « *petits papiers* », ce sont ainsi les lettres « toutes simples et naturelles, écrites avec abandon et une sincérité parfaite² » de Mlle Aïssé, les « simples mots d'aperçu comme échappés à la rêverie d'une jeune femme » que Mme de Charrière a le bonheur de saisir dans les *Lettres de mistress Henley* parce que, à vrai dire, son œuvre entier est de cette sorte :

Elle compose pour elle et ses amis, au jour le jour, à bâtons rompus, c'est-à-dire qu'elle ne compose pas. La moindre circonstance de société, une lecture, une conversation du soir, fait naître un opuscule de quelques matinées, et qui s'achève à peine : ainsi se succèdent sous sa plume les petites comédies, les contes, les diminutifs de romans³.

Les écrits de dame peuvent-ils être autre chose que des « *petits papiers* » ? On a volontiers ironisé sur le discours de Sainte-Beuve concernant les femmes qui écrivent, en y voyant une opération continue de diminution et de maintien hors du champ des grandes ambitions⁴ : on a raison dans ce constat mais on devrait ajouter en le faisant que, en littérature, c'est là ce que Sainte-Beuve préfère, c'est là même ce qui fait le comble de son goût et qu'ignoreront toujours les « beaux esprits qui ne prisent que le compliqué », les « fastueux qui ne se dressent que pour de grandes choses⁵ ». Ces derniers ne connaîtront jamais la saveur des lettres de Mlle Aïssé, lesquelles réclament un goût très sûr, épris de finesse et de discrétion. Sous l'œil émerveillé de qui comprend cette magie, la valeur

1 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Diderot », 1831, *Portraits littéraires*, *op. cit.*, p. 181.

2 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Mademoiselle Aïssé », *op. cit.*, p. 812.

3 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Madame de Charrière », *op. cit.*, p. 526.

4 Ainsi font, par exemple, Brigitte Diaz dans « "Écrire à voix basse." L'écriture féminine selon Sainte-Beuve » (*Romantisme* n° 109, 2000, p. 81-97), article qui fait précisément le tour de la manière de Sainte-Beuve à l'endroit des femmes qui écrivent et Martine Reid au chapitre III de *Des femmes en littérature*, Paris, Belin, 2010.

5 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Mademoiselle Aïssé », *op. cit.*, p. 812.

romanesque glisse, comme par métonymie, de la dame d'autrefois aux « petits papiers » qui ont échappé à sa main et, par retour, elle revient de ceux-ci à la dame.

Le début de l'article sur le « roman intime », en 1832, exprime au mieux l'élection de ce corpus :

Ce sont des livres qui ne ressemblent pas à des livres, et qui quelquefois même n'en sont pas ; ce sont de simples et discrètes destinées jetées par le hasard dans des sentiers de traverse, hors du grand chemin poudreux de la vie, et qui de là, lorsqu'en s'égarant soi-même on s'en approche, vous saisissent [...]. La forme sous laquelle se réalisent ces sentiments délicats de quelques âmes est variable et assez indifférente. Parfois on retrouve dans un tiroir, après une mort, des lettres qui ne devaient jamais voir le jour. [...] c'est d'amour que se composent nécessairement ces trésors cachés [...]. [...] ces formes, nous le répétons, sont assez insignifiantes, pourvu qu'elles n'étouffent pas le fond et qu'elles laissent l'œil de l'âme y pénétrer au vif sous leur transparence. [...] Le mieux, selon nous, est de s'en tenir étroitement au vrai et de viser au roman le moins possible¹.

Le *topos* des lettres trouvées dans un tiroir est remotivé de façon presque naïve : sans hommage avoué à ce qui fut un dispositif rebattu de l'énonciation romanesque, mais par engouement premier pour un lieu où l'écriture et la vie se rencontrent exemplairement. Cette promotion des lettres n'empêche pas de dire la forme indifférente, c'est une manière de confirmer cet axiome en écartant le roman comme objet trop apprêté. Seuls comptent les « sentiments délicats » qui s'emparent du lecteur, le départ imaginaire qui encourage sa « part de romanesque ».

Aucun texte ne peut prétendre enclore celle-ci qui est un point de perspective créé par l'œil du lecteur. La prédilection de Sainte-Beuve, en quête de voir cette disposition éveillée en lui, va donc vers des textes qui ne prétendent pas énoncer en eux-mêmes quelque formule magique mais réunissent les éléments permettant au lecteur d'exercer cette part de lui-même. Il en va ainsi des deux ouvrages qui décidément « poignent » Sainte-Beuve plus que tout autre, les lettres de Mlle Aïssé et les Mémoires de Mme de Staal-Delaunay². De ces derniers, il écrit :

Le commencement des Mémoires est d'une grâce infinie et tient du roman ; c'est ainsi que la vie se dessine d'abord *avant le charme cessé*, avant l'illusion évanouie. [...] cette suite légère compose tout un roman touchant et simple, un de ces souvenirs qui ne se rencontrent qu'une fois dans la vie, et où le cœur lassé se repose toujours avec une nouvelle fraîcheur. Ce ne sont que des riens, mais comme ils sont vrais, comme ils tiennent aux fibres secrètes, à celles de chacun¹ !

C'est mieux qu'aucun roman ne saurait le faire que « cette suite légère compose tout un roman » : elle permet l'accomplissement chez le lecteur d'un romanesque sublimé car mené sans le roman. Plus frappant encore, ce passage à propos des lettres d'Aïssé, quand Sainte-Beuve tire profit des dits du texte pour en reconstituer les non-dits. C'est à propos de l'accouchement tenu secret de l'épistolière :

Tout cela, on le voit, concorde et s'explique à merveille ; on a le cadre et le canevas du roman ; mais c'est de la physionomie des personnages et de la nature des sentiments qu'il tire son véritable et double intérêt².

L'expérience romanesque est ici une compétence saisie en actes : on croit entendre Dinah de la Baudraye dans la fameuse scène de *La Muse du département* de Balzac, quand les personnages sont rassemblés autour des fragments d'un roman Empire et jouent à le recomposer : « Pour moi, reprit Dinah [...], la fable marche. Je connais tout : Je suis à Rome, je vois le cadavre d'un mari assassiné [...]. » À quoi le sage Bianchon répond : « *l'intérêt*, ce monstre romantique, vous a mis la main au collet³. » On aurait aussi bien attendu ici, voire plutôt, l'évocation du monstre romanesque.

Il y a une grande cohérence et constance dans les objets retenus pour solliciter la part de romanesque (l'autrefois, les dames, la meilleure société) ; la mise en œuvre de ce regard est faite à volonté et elle construit à son gré, dans le sens voulu, les objets qu'elle élit. Ainsi lorsqu'il s'agit de parler des plus récentes des romancières et auteurs de « petits papiers », de celles qui ont publié depuis la Révolution et à qui manque l'onction du passé :

1 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Du roman intime ou *Mademoiselle de Liron* », *op. cit.*, p. 60-62.

2 On remarquera que Sainte-Beuve se plaît à entretenir le lien qu'il voit entre ces deux auteurs puisqu'il cite, dans une note à l'article sur Mlle Aïssé (*Portraits littéraires*, *op. cit.*, p. 823), une lettre de Mme de Staal-Delaunay qui évoque la rumeur selon laquelle la vie d'Aïssé aurait fourni à Prévost l'idée de son roman *Histoire d'une Grecque moderne*.

1 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Mémoires de Madame de Staal-Delaunay », *op. cit.*, p. 1006.

2 Ch.-A. Sainte-Beuve, « *Mademoiselle Aïssé* », *op. cit.*, p. 808.

3 H. de Balzac, *La Muse du département*, éd. Bernard Guyon, Paris, Classiques Garnier, 1970, p. 242 et p. 247.

Dans les personnes contemporaines dont les productions nous ont amené à étudier la physionomie et le caractère, nous aimons quelquefois à chercher quels traits des âges précédents dominant, et à quel moment social il serait naturel de les rapporter comme à leur vrai jour. Ce genre de supposition, en ne le forçant pas, a son avantage : c'est comme pour un tableau que l'on comprend mieux quand on s'en éloigne à différents points de vue, ou quand on le fait déplacer, monter, baisser peu à peu, jusqu'à ce qu'on ait atteint la vraie, la profonde perspective. Si nous avons trouvé, par exemple, que Mme de Souza était simplement du dix-huitième siècle qu'elle continuait dans le nôtre, il nous a semblé que, tout en représentant de près la Restauration dans sa meilleure nuance, Mme de Duras ne représentait pas moins, dans un lointain poétique, [...] quelque chose des plus touchantes destinées du dix-septième siècle. Aujourd'hui, en abordant Mme de Krüdner sous son auréole mystique, dans sa blancheur nuageuse, dans la vague et blonde lumière d'où elle nous sourit, notre vue et notre conjecture se reportent d'abord bien au delà de notre siècle et des deux précédents : nous n'hésiterons pas à la replacer plus haut. C'est comme une sainte du moyen-âge qui nous apparaît [...]. Voilà, en effet, Mme de Krüdner, telle qu'elle aurait dû venir pour remplir toute sa destinée, pour ne pas être seulement un romancier charmant et bientôt une illuminée qui fit sourire [...].¹

La Mme de Krüdner des *realia* s'est montrée en deçà du rêve éveillé qu'on aimerait avoir en pensant à elle, rêve qui voudrait pouvoir la rapprocher de Françoise de Rimini : la « blancheur nuageuse » ici évoquée est un écho à la « blanche figure [qui] se détache et plane » de l'héroïne de Dante apparaissait dans l'article sur Mlle Aïssé².

On aura remarqué que cet examen qui consiste à « chercher quels traits des âges précédents dominant » dans chaque avatar du présent est un programme possible pour la lecture du roman, celui par exemple que se donne Thomas Pavel dans son essai *La Pensée du roman*³. L'œil romanesque est une mémoire toujours exercée, il est un regard sur le présent toujours aux aguets de ce qui peut le déborder. Au début de l'article sur Mme Rémusat, le plaisir est dit du soupçon qu'on peut avoir, auprès d'une personne que l'on côtoie, des « petits papiers » qu'elle laissera après sa mort et qui peut-être, dans cinquante ans, seront lus et goûtés bien plus que les volumes ensevelis dans « les catalogues funèbres » de « l'homme de lettres de profession à la mode en son temps⁴ ».

L'EXPÉRIENCE DU ROMANESQUE

Les *Portraits de femmes* sont comme le « roman intime » de Sainte-Beuve : à travers la singularité remarquable que dessinent et révèlent ces articles, un rapport exemplaire à la littérature se donne à voir. L'individu qui l'exerce est comme le coryphée des « générations et [...] jeunesse successives », mieux fait que tout autre pour découper, dans le vaste territoire de « l'imagination humaine », les contours de « la part de romanesque ». Sainte-Beuve énonce pour tous l'expérience qu'il fait avec les « histoires d'autrefois » :

Il en est des amants comme des poètes, ils ont surtout une famille, tous ceux qui, venus après eux, les sentent, tous ceux qui, ne les jugeant qu'à leurs flammes, les envient. Le jeune homme à qui ses passions font trêve et donnent le goût de s'éprendre des douces histoires d'autrefois, la jeune femme dont ces fantômes adorés caressent les rêves, le sage dont ils reviennent charmer ou troubler les regrets, [...] voilà encore le cortège le plus véritable, voilà la postérité la plus assurée et non certes la moins légitime des poétiques amants¹.

Cette expérience suppose des lectures réitérées du même ; il faut s'être « complu à l'histoire cent fois redite ». Le « petit volume » d'Aïssé est à rouvrir « de temps en temps, même avant de l'avoir oublié² » ; « les Mémoires de Mme de Staal pourraient se relire à l'entrée de chaque hiver, à l'extrême fin d'automne, sous les arbres de novembre, au bruit des feuilles déjà séchées³ ».

L'ennui des temps présents, explique Sainte-Beuve pour commencer un article, lui a fait rouvrir les livres de Mme de Souza. Rouvrir, car ce geste ne peut être qu'itératif :

En attendant, l'on sent ce qui manque, et parfois l'on en souffre, on se reprend, dans certaines heures d'ennui, à quelques parfums du passé, d'un passé d'hier encore, mais qui ne se retrouvera plus ; et voilà comment je me suis remis l'autre matinée à relire *Eugène de Rothelin*, *Adèle de Senange*, et pourquoi j'en parle aujourd'hui⁴.

1 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Madame de Krüdner », 1837, *Portraits de femmes*, op. cit., p. 457-458.

2 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Mademoiselle Aïssé », op. cit., p. 796. Voir aussi l'extrait que nous avons cité au début du présent article.

3 Th. Pavel, *La Pensée du roman*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 2003.

4 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Madame de Rémusat », 1842, *Portraits de femmes*, op. cit., p. 541.

1 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Mademoiselle Aïssé », op. cit., p. 821-822.

2 *Ibid.*, p. 822.

3 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Mémoires de Madame de Staal-Delaunay », op. cit., p. 1010.

4 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Madame de Souza », op. cit., p. 83.

Il est significatif que ces passages qui disent la disposition où se trouve l'auteur quand il reçoit les confidences de telle ou telle dame du passé se trouvent presque tous en début d'article : ce sont des prologues qui posent l'énonciation et préparent l'expérience du romanesque.

Cette expérience, faut-il le dire, est mélancolique : le rapport au passé des siècles est, métaphoriquement, un rapport au passé de la vie, à la jeunesse. Grâce à la part de romanesque de son imagination, le sujet se reporte à ce qui, dans son passé, date d'avant « la démission profonde de son cœur », d'« *avant le charme cessé*¹ ».

Les générations successives, « la différence des temps » à laquelle il faut être sensible, sont comme les âges de la vie. Il faut avoir vécu, pris la mesure des âges successifs qui composent sa propre vie pour avoir le sens du passé et, contre mauvaise fortune bon cœur, en faire un goût, celui du « regard en arrière ». Ainsi, à propos des Mémoires de Mme de Staël-Delaunay :

Ces Mémoires, en effet, sont une image fidèle de la vie. Nous n'avons personne été élevés au couvent, nous n'avons pas vécu à la petite cour de Sceaux ; mais quiconque a ressenti les vives impressions de la jeunesse, pour voir presque aussitôt ce premier charme se défleurir et la fraîcheur s'en aller au souffle de l'expérience, puis la vie se faire aride en même temps que turbulente et passionnée, jusqu'à ce qu'enfin cette aridité ne soit que de l'ennui, celui-là, en lisant ces Mémoires, s'y reconnaît et dit à chaque page : C'est vrai².

Cultiver l'expérience romanesque est sans doute se complaire à une pente régressive : mais comme un moyen, en s'en mithridatisant, de tenir en respect la mélancolie.

Il est tentant d'appliquer à Sainte-Beuve ce qu'il dit à propos de Racine, en termes généraux, dans son article de 1844 sur la reprise au Théâtre-Français de *Bérénice* :

Je distinguerai dans les ouvrages de tout grand auteur ceux qu'il a faits selon son goût propre et son faible, et ceux dans lesquels le travail et l'effort l'ont porté à un idéal supérieur. *Bérénice*, bien que commandée par Madame, me semble tout à fait dans le goût secret et selon la pente naturelle de Racine ;

1 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Mémoires de La Fayette », *Portraits littéraires*, op. cit., p. 448 (cette formule à propos de M. de Tracy) et « Mémoires de Madame de Staël-Delaunay », op. cit., p. 1006.

2 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Mémoires de Madame de Staël-Delaunay », op. cit., p. 1010.

c'est du Racine pur, un peu faible si l'on veut, du Racine qui s'abandonne [...]. *Bérénice* peut être dite une charmante et mélodieuse faiblesse dans l'œuvre de Racine¹.

L'œuvre de Sainte-Beuve présente de tels moments : de telles « faiblesses » peut-être, ou plutôt de tels combles. À l'époque de rédaction des *Portraits de femmes*, c'est presque à chaque page qu'il faut en signaler. Je voudrais m'arrêter sur le point culminant que constitue, dans ce recueil, la nouvelle « Madame de Pontivy ». Henry James s'y est trompé, qui regrettait que Sainte-Beuve n'ait pas mieux précisé qui était cette dame dont il a raconté l'histoire. En fait, à l'issue du recueil où il a été question de toutes ces dames qui ont écrit, Sainte-Beuve a donné une nouvelle conforme à la poétique de ces dames telle qu'il la conçoit idéalement. La scène se passe au premier temps du règne de Louis XV, aussitôt après la Régence. C'est l'époque de Mlle Aïssé et de Mme de Staël-Delaunay, c'est aussi l'époque où se situe l'action de *Mademoiselle de Clermont*, court roman de Mme de Genlis (1802) qui sert de modèle. On y lit, à propos de deux amants qui, comme dirait Verlaine, « n'ont pas l'air de croire à leur bonheur », sans doute parce qu'ils sentent « le besoin d'une règle jusqu'au sein du bonheur² », ce passage dont il faut bien dire qu'il résume tout :

Mais comme l'illusion d'une certaine perspective a besoin de se retrouver même dans les choses de l'amour lorsque son règne se prolonge, ces personnages, qui, de loin, sous leurs lambris élégants et leurs berceaux, nous semblent réaliser un idéal de vie amoureuse, enviaient eux-mêmes d'autres cadres et d'autres groupes qui leur figuraient un voisinage plus heureux. Ils auraient voulu vivre près d'Anne d'Autriche avant la Fronde, à la cour de Madame Henriette durant ses voyages de Fontainebleau, ou aux dernières belles années de Louis XIV, dans les labyrinthes encore illuminés de Versailles, entre Mmes de Maintenon et de Montespan. Ils étaient bien d'accord à former ensemble ces vœux, sur lesquels ils reportaient et variaient sans cesse leur présent bonheur. Leur roman était là, car le roman n'est jamais le jour que l'on vit : c'est le lendemain dans la grande jeunesse ; plus tard c'est déjà la veille et le passé³.

1 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Reprise de *Bérénice* », 1844, *Portraits littéraires*, op. cit., p. 80. « Madame » évoquée dans ces lignes est Henriette d'Angleterre, femme de Monsieur et belle-sœur du Roi (Louis XIV).

2 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Mademoiselle Aïssé », op. cit., p. 822.

3 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Madame de Pontivy », 1837, *Portraits de femmes*, op. cit., p. 593-594.

La prose du nouvelliste et celle du critique se confondent. Sainte-Beuve a pu dire, pour gloser l'incongruité générique des articles sans modèle préalable qui composent les *Portraits de femmes*, qu'ils sont comme de « petites nouvelles à un seul personnage¹ ». Ce personnage, bien sûr, c'est lui.

La part de romanesque, dans ces articles qui sont un moyen de « continuer l'élégie interrompue² », est évidemment le lieu d'une expression lyrique, l'occasion de son éveil. Orphée n'est pas loin de celui qui, « comme le nocher vers le rivage³ », tourne son regard vers les fantômes du passé. Le cortège « n'a point manqué jusqu'ici », nous dit Sainte-Beuve, « à l'ombre aimable d'Aïssé, et chaque jour elle se perpétue en silence⁴ ». Ce cortège est celui des esprits romanesques, il avance en se souvenant de cette ombre et Sainte-Beuve est à leur tête.

Damien ZANONE
UCL – Université
de Louvain-la-Neuve

-
- 1 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Madame de Charrière », *Portraits de femmes*, *op. cit.*, p. 490.
 - 2 Ch.-A. Sainte-Beuve, *ibid.*, p. 489.
 - 3 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Du roman intime ou *Mademoiselle de Liron* », *op. cit.*, p. 62.
 - 4 Ch.-A. Sainte-Beuve, « Mademoiselle Aïssé », *op. cit.*, p. 822.